

LE SECRET DU JARDIN CACHÉ

MYL BERSAL

Edition *S*cripta

Du même auteur :

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014
- Impasse au quatrième, Éditions Scripta, 2014
- Récits insolites, Éditions Scripta, 2014
- En cette nuit de décembre... , Éditions Scripta, 2014
- Au détour du chemin , Éditions Scripta, 2014

« Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa
faiblesse, ni son cœur, et quand il croit ouvrir ses bras,
son ombre est celle d'une croix...

Il n'y a pas d'amour heureux. »

Georges Brassens - *Paroles de Louis Aragon*

Première partie

En cette fin d'après-midi de janvier, la petite station balnéaire de la côte atlantique paraissait absolument désertée par ses habitants. Il est vrai que le vent marin était plutôt frais, et n'incitait pas à la promenade qui surplombait la plage. Celle-ci non plus n'avait âme qui vive, et son estran, largement découvert par la marée descendante, n'était guère attirant, avec sa couleur brun sale, qu'aucun reflet mordoré d'un soleil agonisant ne venait animer...

L'homme, jeune, marchait d'un pas pressé, engoncé dans un trench coat sombre, une serviette en cuir dans sa main gantée, l'autre main enfouie dans sa poche. Il avançait sans que ses yeux, protégés par des lunettes, ne se détournent à gauche ni à droite, à la recherche d'un quelconque repère humain, animal ou végétal. Un léger sourire éclairait son visage. Adrien Simon était chez lui. Il était né ici, et y vivait depuis trente ans !... Aujourd'hui, il

avait été ravi quand son collègue, à la Faculté des Lettres de Poitiers, lui avait proposé de le ramener, car il se rendait, pour le week-end, chez des cousins de Rochefort sur Mer. Adrien avait accepté avec empressement ; cela lui permettait d'éviter le fastidieux trajet en train, et de retrouver plus tôt Marie. En évoquant le prénom de la jeune femme, son sourire s'accroissait...

Maître de conférences à la Faculté de Poitiers, il s'y rendait quatre jours par semaine. Les autres jours, il travaillait chez lui. Agrégé de Lettres classiques, latin- grec, il préparait une thèse sur des cas grammaticaux communs à plusieurs langues d'origine latine (français, latin, espagnol, portugais). Il adorait son travail, mais encore plus Marie, son épouse. C'était une véritable déchirure de la quitter, mais un tel bonheur de la retrouver !...

Il fronça les sourcils avec une légère grimace : lui, serait en avance, mais elle, ne serait pas encore rentrée du yoga dont les séances étaient le vendredi soir... - « Ne sois pas rabat-joie » ! - pensa-t-il- presque tout haut... Un rapide coup d'œil dans l'avenue... Il était

bien tout seul. Il coupa, empruntant un chemin de terre, et se retrouva devant une grille en fer forgé qu'il poussa, puis il entra... Il faisait de plus en plus sombre, mais peu lui importait ; la maison en pierre du pays, le calcaire de Crazanne, était là, majestueuse avec ses deux étages et ses balcons en fer forgé, d'où l'on découvrait l'océan, à perte de vue, avec ses îles, Aix, Oléron, parfois Ré et l'île Madame.

Marie avait hérité de ses grands parents cette merveille, qui, depuis trois ans, abritait leur vie de jeunes mariés... Marie et lui se connaissaient depuis toujours. De la maternelle à la communale, puis collègue et lycée de la ville voisine, c'était toute une bande de copains qui prenaient le car, qui se retrouvaient le week-end, qui partageaient tous les loisirs de l'été, car les parents, commerçants, ostréiculteurs, maraîchers, n'avaient pas la fibre touristique. Adrien et Marie avaient décidé qu'ils seraient mari et femme...

Ce projet fut concrétisé après les brillantes études d'Adrien, malgré la réticence des parents de Marie qui auraient préféré un gendre, capable de prendre la succession de leur grande

entreprise ostréicole... Pour eux, Adrien, féru de culture latine, bardé de diplômes, fils d'un simple facteur, n'était pas, à leur goût, le bon numéro tiré par leur fille unique, à la loterie de la vie... Mais Marie avait un sacré caractère et n'en avait pas démordu. Ils étaient si heureux !...

Adrien ouvrit la porte de la maison et s'assura que Marie n'était effectivement pas encore rentrée. Il monta dans leur chambre, prit une douche rapide, troqua avec plaisir son costume de flanelle contre un jean et un t-shirt, redescendit chercher une bière dans la cuisine, puis rejoignit son antre, au deuxième étage.

C'était l'ancien grenier qui, une fois aménagé, était devenu leur pièce préférée. Deux canapés en cuir fauve, placés dos à dos, la partageaient en deux parties : l'une était son bureau, l'autre, l'atelier de Marie qui était artiste-peintre. Après le baccalauréat, Marie s'était en effet initiée à cet art, et en avait fait une véritable passion, « pour son plaisir » -

disait-elle – avec modestie... Mais ses œuvres étaient fort appréciées ; elles figuraient en bonne place dans toutes les expositions de la région, et même au-delà... Marie maniait les couleurs avec maestria, et ses couchers et levers de soleil étaient somptueux et régalaient les critiques avertis et autres touristes.

Les baies vitrées, orientées ouest, lui offraient un panorama unique sur l'océan, dont elle ne se lassait pas et qu'elle réussissait à faire vivre sur ses toiles. Adrien aimait tant l'observer, dans ses créations, palette et pinceaux en mains, sourcils légèrement froncés, visage tendu témoignant de l'intensité de son rêve intérieur qui, peu à peu, naissait en une symphonie de formes et de couleurs.

Un chevalet, recouvert d'un carton blanc, trônait au milieu de l'atelier, avec, sur une étiquette, ces mots : « Exclusivité pour tante Suzanne »... Évidemment, Marie se doutait bien qu'Adrien lèverait le carton, mais aussi qu'il jouerait l'effet de la surprise... Adrien resta ébloui un moment devant ce qu'il découvrait... Ce n'était ni une marine ni des marécages, mais une cour intérieure, dont les gros carreaux de

calcaires inégaux, non rejointoyés, laissaient libre cours à des herbes folles, d'un vert brillant. Les murs, qui servaient d'écrin, étaient tapissés de lierre dont la couleur émeraude se maintenait sans faillir. Sur ce fond pérenne, la glycine s'amusait à ramper, avec ses grosses branches marron d'où pendaient des grappes de fleurs d'un violet chatoyant. De ci de là, des mimosas aux boules d'un jaune vif côtoyaient des tamaris dont les petites fleurs, de couleur rose pâle, semblaient prêtes à s'envoler en un nuage vaporeux. Les balustrades en fer forgé servaient d'appuis à quelques rosiers grimpants, aux couleurs disparates, mais tellement réels que l'on avait l'impression d'en sentir le parfum exhalé. D'un massif de buis émergeait une statue, naïade en marbre blanc, et d'un autre taillis, deux colombes, prêtes à l'envol. Adrien était en admiration...

— La tante Suzanne - se dit-il - en pleurera de plaisir.

Il se rappelait que sa mère et sa sœur, Suzanne, ainsi que Marie, avaient été enchantées, au cours des « Journées du Patrimoine », de la découverte de ces fameux jardins d'intérieur

privés, habituellement cachés à la vue, mais ouverts au public, exceptionnellement en cette circonstance, par les propriétaires. Rien des façades de ces maisons austères qui bordaient les rues Rochefortaises, garnies de fenêtres, au simple pare-chute en fer forgé, et d'une porte cochère en bois massif, ne laissait présager une telle beauté dissimulée. Elles en étaient revenues, toutes les trois, émerveillées, et Marie, n'avait eu de cesse d'obtenir une autorisation des propriétaires, pour prendre quelques photos, et réaliser quelques ébauches. C'était un copain de leur bande de jeunesse qui avait réussi à en obtenir l'autorisation, mais de cela, Adrien n'en avait gardé aucun souvenir...

Après avoir replacé le carton, Adrien se dirigea vers la partie-bureau... Là, table et bibliothèque, tout était encombré de livres et de dossiers ; peu lui importait ; il s'y retrouvait toujours. Il s'installa, alluma la lampe, finit sa bière, ouvrit sa serviette et en sortit un dossier. C'étaient les épreuves du mémoire d'un de ses étudiants qui l'avait sollicité pour avoir son avis. C'était un jeune homme très timide, mais excellent élève. Adrien avait accepté, sachant que le travail serait très sérieux et qu'il n'y

aurait pas beaucoup de corrections à apporter. Il allait se régaler !... Il poussa un soupir de satisfaction, en pensant : « Je suis heureux ! »... Mais, si Marie avait été là, elle lui aurait fait remarquer : - « Tu joues avec le feu, toi qui connais les dieux grecs et latins, tu sais bien qu'ils n'aiment pas qu'on les dépasse dans les plaisirs terrestres ! »

— Ah, Marie et sa superstition !... ajouta-t-il.

Le 4x4 s'arrêta devant la grande porte en fer qui permettait l'accès à une grande cour cimentée, où se trouvait le garage, fermé, lui, par une porte en bois. C'était l'arrière de la maison, mais en empruntant le sentier, qui y conduisait, Marie Simon avait aperçu la lumière du bureau. Elle avait souri : Adrien était rentré en avance. Quelle aubaine !... Elle actionna la télécommande, et les deux portes de la rue et du garage glissèrent sur leurs rails sans un bruit. L'auto avança... Marie aimait conduire,

mais surtout cet engin !... Adrien, qui préférait son zodiac et la marche à pieds, était ravi de lui en laisser le volant, bien qu'il ne comprît pas pourquoi, elle, si frêle, avait un tel engouement pour ces « gros tas », comme il l'avait baptisé, alors que des voitures plus petites, plus élégantes, auraient été plus appropriées... Elle riait en rétorquant : - « C'est la loi des paradoxes ; j'aime, c'est tout ! »

Dans ses pensées, et avec l'obscurité qui maintenant régnait totalement, Marie n'avait nullement remarqué l'ombre qui, subrepticement, s'était faufilée dans la cour. Elle gara le mastodonte dans le garage, ouvrit la portière, descendit, et se pencha pour saisir son sac de sport. Quand elle se retourna, elle sursauta soudain :

— Tu m'as fait peur !... Que t'arrive-t-il... et à cette heure, en plus ?...

— Rien ! Je t'ai croisée sur la route, et j'ai eu envie de bavarder un peu avec toi... avoir de tes nouvelles.

— Moi, ça va !... Je suis un peu fatiguée, mais le week-end est là... Adrien est déjà là... Je n'ai

pas beaucoup de temps... Bon, repasse demain, à l'heure de l'apéro...

— Adrien !... Je ne l'ai pas croisé... Tu es sûre qu'il est déjà là ?

— En tout cas, l'atelier est allumé... Allez ! A demain !...

L'intrus, obstinément ne bougea pas et insista :

— Tu as fini ton tableau ?... Tu m'avais promis de me le montrer.

— Oui, mais ce ne sera possible qu'après que Suzanne l'aura admiré...

— Marie, je t'aime !... Pourquoi as-tu épousé ce ballot ?... Il est toujours absent !... Moi, je t'aurais chouchoutée. Marie... -suffoqua-t-il.

— Ah, non ! Tu ne vas pas ressortir ta rengaine !... Tu sais qu'Adrien et moi, nous nous aimons, et ce, depuis la maternelle !... Alors, arrête ! Fais une psychothérapie !... Je n'en sais rien !... Je te répète que je te considère comme un ami, voire un frère !... Tiens, pour t'en persuader, tu vas être le premier à le savoir :

nous allons avoir un bébé ! C'est confirmé...
Même Adrien ne s'en doute pas...

Allez !... Bonne soirée !... File !

Je fermerai avec la télécommande....

Elle se retourna pour gravir les trois marches de l'escalier, sans voir le rictus hideux qui avait remplacé le masque suppliant... Au même moment, le tranchant d'une main ferme s'abattit avec force sur la nuque fragile qui s'offrait à elle... Marie tomba comme une poupée de chiffons.

— Et en outre, avec un gosse !... -persifla haineusement la voix de l'inconnu, scandant avec violence - :

Puisque je n'ai pas pu t'avoir, lui, non plus, ne t'aura plus !...

Et, saisissant le corps inerte d'une main, il le précipita dans le trou noir de la cave qu'il avait ouverte... Au pied des dix marches, Marie Simon n'était plus qu'un amas informe d'où s'échappaient des filets rouges...

Le forcené s'enfuit alors, ferma la porte en

bois derrière lui, et, réalisant soudain sa folie, il fonça dans la nuit, hoquetant de sanglots et de cris incompréhensibles...

Adrien, sortit de sa lecture et, regardant sa montre, se leva, pensant soudain à Marie et s'interrogeant : - » Mais elle a dû rentrer !... Quel imbécile je fais ! »...

Le silence était pourtant total... Rien ne répondit à ses appels... Il aperçut la porte du garage entrouverte... Il la poussa, vit le 4X4, mais aussi le sac de sport par terre, et en même temps la cave ouverte... Il se précipita, envahi de terreur, et alluma la cave...

Au pied des marches gisait Marie !... Il poussa un hurlement et descendit, comprenant que c'était grave... « Surtout ne pas la bouger, s'il y a fracture !. » Jamais l'idée qu'elle était morte ne l'effleura. Il remonta, appela le SAMU, puis son père... Il redescendit à la cave... prit la main de Marie... lui parla doucement... En vain.

Son père et sa mère, habitant tout près, furent les premiers à arriver. Un appel hystérique de leur fils, entrecoupé de sanglots : - « Marie est tombée dans la cave » - les avait précipités hors de chez eux, en chaussons et vêtements d'intérieur... Puis ce fut le SAMU qui s'engouffra dans la cour... Très vite, le corps de Marie fut recouvert d'un drap et placé sur une civière...

— Désolé, Monsieur !... Il n'y a plus rien à espérer – expliqua l'ambulancier...

Adrien comprit que Marie était morte. Il s'effondra en larmes dans les bras de sa mère. Complètement prostré, les yeux dans le vague, il fixait les traces de craie qui indiquaient l'emplacement du corps de Marie...

Des sanglots et des cris de détresse le tirèrent de sa léthargie. Mr et Mme Mounier venaient d'arriver, prévenus par on ne savait qui... Adrien s'approcha d'eux, mais, le regard

haineux, le père de Marie hurla : « Fous le camp !... C'est toi le responsable ! »... Adrien se figea ; son père le prit par le bras et le força à rentrer dans la maison, lui expliquant dans un murmure : « C'est le chagrin, il dit n'importe quoi !... »

Adrien en doutait. Mr Mounier ne l'aimait pas.

Il s'assit et avala le café bouillant que sa mère avait préparé et qu'elle servait à toutes les personnes présentes... C'est alors que deux hommes, en costume-cravate, s'avancèrent un peu et l'un d'eux s'adressa à Adrien :

— Monsieur Simon, nous sommes officiers de Police ; nous allons vous conduire au commissariat de Rochefort pour prendre votre déposition. Nos collègues, eux, vont accomplir les constatations d'usage et relever indices et empreintes, tout ce qui pourra corroborer à l'avancée de l'enquête.

— Enquête ?... -s'enquit Mr Simon, père- mais c'est un accident !

— C'est la routine, Monsieur ! Vous êtes

le beau-père de la victime, n'est-ce pas... Vous pouvez venir avec votre fils ou rester ici, pour aider nos agents... Monsieur Mounier s'est déjà proposé...

— Adrien, tu tiens le coup ?... Moi, je préfère rester ici.

Monsieur Simon, fils, hocha la tête et, sans mot dire, suivit les deux policiers.

Dans le bureau du commissaire Jourdeau, Adrien Simon n'avait cessé de répéter ce qu'il savait... Il en était abruti... Les questions revenaient, toujours les mêmes... C'était un robot... devant ses yeux, toujours la même image de Marie étendue, et dans sa tête, toujours une simple question : pourquoi ?... Pourquoi ?

Les lueurs de l'aube avaient envahi le bureau. Sur tous les visages se lisaient les stigmates d'une nuit blanche... Le téléphone sonna soudain et tous sursautèrent... Le commissaire prit le combiné :

— Bonjour, Docteur !... Alors ?

Son visage se crispa, les mâchoires se durcirent et, un bref instant, ses yeux se fermèrent... Il reposa le combiné, se leva lentement, et, scrutant Adrien, lui asséna, imperturbable :

— Monsieur Simon, vous allez être déféré devant le Juge. Le médecin légiste est formel. Votre femme était morte avant d'être projetée dans l'escalier. C'est une rupture des vertèbres cervicales due à un coup violent sur la nuque. Comme vous étiez seul avec elle dans la maison, vous êtes le présumé coupable... Mes hommes vont procéder aux formalités administratives.

Le ton du commissaire était très amer.

Adrien avait entendu, mais ne comprenait rien... Lui, tuer Marie?... Mais c'était un cauchemar ! Et pourtant, non, en ce samedi matin blafard, la machine infernale de la Justice s'était mise en mouvement, implacable :

Aux yeux de la Justice, Adrien n'était plus rien sinon un immonde tueur.